

# Commentaire

*« Il n'y a pas de bonheur sans liberté, ni de liberté sans vaillance », Thucydide.*

NUMÉRO 152 / HIVER 2015

ISSN 0810-8214

## Alain Besançon

### Les frères de Jésus

Pour citer cet article :

---

Alain Besançon, « Les frères de Jésus », Commentaire, n°38, Hiver 2015, p. 809 à 817.

---

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Distribution électronique Commentaire SA.  
© Commentaire SA. Tous droits réservés pour tous pays.  
[www.commentaire.fr](http://www.commentaire.fr)

# Les frères de Jésus

ALAIN BESANÇON

---

*Il y a de ça deux ou trois ans, Giovanni Maria Vian, directeur de l'Osservatore Romano, m'avait demandé une recension du livre que venait de publier le pape Benoît XVI sur l'enfance de Jésus de Nazareth. Le livre était excellent et ma recension fut sincèrement élogieuse. J'obtins des compliments italiens. Un point cependant m'avait étonné. Il ne disait rien sur la question des frères de Jésus. Or je tiens farouchement à l'uniparité de la Vierge Marie. Dans mon compte rendu je fis la supposition que, si le pape n'en avait pas parlé, c'était par prétérition, comme d'une évidence pour lui, comme pour tous les catholiques, qu'il n'était pas nécessaire de discuter. Et pas seulement les catholiques puisque je rappelais dans mon papier que Luther et Calvin appelaient les plus terribles malédictions sur ceux qui avaient l'audace de contester cette vérité aussi ancienne que le christianisme. En 2015, Françoise Chandernagor a publié une Vie de Jude. Frère de Jésus (Albin Michel). L'essai qui suit m'a été inspiré par ce roman. Je l'ai écrit pour Commentaire.*

A. B.

---

**P**OUSSÉ par la curiosité, j'ai acheté le roman de Françoise Chandernagor intitulé : *Vie de Jude, frère de Jésus* (Albin Michel, 2015). Je connais et estime cet auteur, qui siège avec moi au jury du prix Chateaubriand, dont j'ai lu quelques ouvrages d'excellente tenue.

C'est un roman vigoureusement écrit. Elle imagine un manuscrit retrouvé, dont l'auteur serait Jude, frère cadet de Jésus, qui l'aurait accompagné dans toute sa vie et qui aurait joué un rôle important dans les premiers temps de l'Église. Il aurait été un des piliers de l'« Église de Jacques », à Jérusalem. Jude s'exprime en termes acerbes sur le caractère impérieux de Paul, qui s'autoproclame apôtre

des Gentils, et qui aurait donné un autre tour à la religion naissante. Sur Jésus, le portrait de Françoise Chandernagor est plus « orthodoxe » que celui de Renan. Elle (ou Jude) ne refuse pas les miracles ni la Résurrection. Elle admire et respecte Jésus et témoigne d'une véritable affection pour Marie, mère de famille touchante et exemplaire. Elle connaît bien les institutions et les manières de vivre des Juifs de l'époque et elle pastiche habilement le style évangélique. Ce roman est fondé sur des recherches sérieuses et repose sur une enquête documentée.

À la fin de son livre, Françoise Chandernagor quitte le rôle du romancier et, redevenant

le conseiller d'État compétent qu'elle est, ajoute un dernier chapitre : « L'atelier de l'auteur ». Elle explique comment elle a fait et pourquoi. Je résume ses arguments sans pouvoir les approuver ni les critiquer, car je n'en ai pas les moyens. Elle justifie la thèse de la *multipartité* de la Vierge Marie. Dans le roman, Marie, épouse de Joseph, âgée de quatorze ans, enfante Jésus, puis ses quatre frères, Jacques, José, Simon et Jude, plus quelques sœurs qui ne sont pas nommées. Une fratrie d'au moins sept enfants.

Ces noms se trouvent dans les Évangiles, (Matthieu et Marc) dans les Actes, dans les Épîtres de Paul, l'Épître de Jacques et celles de Jude. Ces derniers sont qualifiés de « frères du Seigneur ». Ils sont cités dans les très nombreux apocryphes. Flavius Josèphe, historien indépendant du milieu évangélique, mentionne la mort en 62 de Jacques « frère de Jésus appelé Messie ».

Pendant plus de trois siècles les pères de l'Église n'éprouvent aucun embarras à parler des frères de Jésus, par exemple Hégésippe, cité par Eusèbe de Césarée, et Tertullien.

Cependant, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, vers 380, l'évêque Épiphane de Salamine suggère que ces frères pourraient n'être que des demi-frères, issus d'un premier mariage de Joseph. Il s'appuyait sur un apocryphe célèbre, le *Protévangile de Jacques*, que l'on date ordinairement de la fin du II<sup>e</sup> siècle. Françoise Chandernagor suppose qu'il existait une demande populaire pour une déesse éternellement vierge, et qu'il y aurait eu contamination du culte d'Isis ainsi que d'autres sectes ennemies de la sexualité et du mariage. Dans le même climat se développent des récits sur la mise au monde de Jésus qui se serait effectuée de manière plus ou moins miraculeuse.

L'intervention décisive fut celle de saint Jérôme, un des quatre pères de l'Église latine. En 383, il propose sa thèse : les quatre frères du Seigneur sont des *cousins*, le mot frère ayant été inscrit dans le Nouveau Testament par suite d'une mauvaise traduction de l'hébreu ou de l'araméen vers la langue grecque. Il estime aussi que Jacques, chef de l'Église de Jérusalem, n'était pas Jacques le majeur (fils de Zébédée et frère de Jean), mais un autre Jacques, Jacques le mineur, fils d'Alphée et d'une autre Marie. Cela confortait un autre dogme en formation, celui de Marie toujours vierge.

## La position des Églises

La situation aujourd'hui est la suivante : les Églises protestantes ne font plus de difficultés pour admettre l'existence des « vrais » frères de Jésus. Elles rejettent aussi la virginité perpétuelle. Il faut dire que dans les Églises protestantes dominent des considérations dogmatiques qui dévaluent fortement le statut et le rôle de la Vierge dans l'économie générale du salut. Le luthéranisme garde une affection pour la figure de Marie. Luther a écrit un émouvant commentaire du Magnificat. L'anglicanisme aussi, mais en revanche le calvinisme craint que le culte de la Vierge ne tourne à l'idolâtrie et qu'il ne devienne une dérive, soit même un parasite du culte qui est dû à Dieu seul. *Soli Deo Gloria*. À Dieu seul la gloire : c'est la devise de Calvin.

Les Églises orthodoxes tiennent, à la suite d'Épiphane de Salamine, que les frères sont des demi-frères, fils d'un premier mariage de Joseph. Elles croient fermement en la virginité perpétuelle, *post partum*. Dans l'esprit de l'orthodoxie, cela va sans dire et elle éprouve une sorte de gêne en le disant. Cela peut expliquer le silence des premiers siècles, remarqué par Françoise Chandernagor. Plutôt que de définir un dogme, l'Église orientale préfère en rester à la contemplation. *La Mère de Dieu* est vue dans la lumière du concile d'Éphèse qui lui a conféré (ou reconnu) ce titre. La Vierge est dite « la très pure », la *prethistaia*, comme disent les Russes, « infiniment plus digne que les anges », plus haute même que les Séraphins et les Chérubins, comme il est dit dans la prière orthodoxe à la Vierge, de style plus théologique que notre *Ave* latin. L'orthodoxie n'a pas suivi l'Église catholique dans la définition du dogme de l'Immaculée conception ni dans celui de l'Assomption. Elle y croyait mystiquement depuis toujours. C'est pourquoi elle n'en parle pas.

La position officielle de l'Église catholique s'en tient à saint Jérôme : Jésus n'a eu ni frères ni demi-frères. Il a eu des cousins. L'Église catholique ne se contente pas de la foi implicite des Orientaux. Elle voudrait répondre avec précision au problème posé.

## Le problème

En Matthieu XIII, 55-56, on lit : « N'est-ce pas le fils du charpentier ? Est-ce que sa mère

ne s'appelle pas Marie, et ses frères Jacques, Joseph, Simon, Jude ? Toutes ses sœurs ne sont-elles pas chez nous ? » En Marc VI, 3 : « N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joset, de Jude et de Simon ? Et ses sœurs ne sont-elles pas ici chez nous ? »

Tout le débat repose sur le sens de *frère*. En grec, le mot est *adelphos* employé à plusieurs reprises dans le Nouveau Testament. Trois cent quarante-trois fois, précise Françoise Chandernagor pour désigner « soit un frère métaphorique (membre de la communauté chrétienne), soit un frère biologique, rien d'autre ». *Cousin* en grec se dit : *anepsios*. Le mot est connu de Paul qui distingue parfaitement les deux termes. Dans ses Épîtres, il qualifie Jacques de « frère de Jésus », tandis qu'il désigne Marc comme un cousin (*anepsios*) de Barnabé. Flavius Josèphe qualifie Jacques d'*adelphos* frère de Jésus et non pas cousin.

Donnons acte à l'auteur de son analyse. Le débat est-il clos ? Accordons que *frère* signifie frère biologique. Est-il établi que Marie, mère de Jésus, soit mère de la même façon de Jacques, Joseph, Simon et Jude ?

Dans les Évangiles, apparaissent quatre Marie. Lune, Marie de Magdala, n'a pas d'enfant. Marie, sœur de Marthe et de Lazare – l'ami de Jésus, mort et ressuscité par lui – n'en a pas non plus. Marie, l'épouse de Joseph, est la mère de Jésus. Enfin une « autre Marie ». En Matthieu XXVII, 56, elle apparaît parmi les femmes qui observent « de loin » le supplice de Jésus. Elle est dite « mère de Jacques et de Joseph ». Elle ne peut être confondue avec Marie mère de Jésus, qui semble absente de ce groupe, sinon elle serait désignée comme mère de Jésus, et pas seulement de Jacques et de Joseph. Cette « autre Marie » vient, accompagnée de Marie de Magdala, visiter le tombeau du Christ, au lendemain du sabbat (Matthieu, XVII, 61).

Marc (XV, 40) confirme : « Il y avait des femmes qui observaient de loin, et parmi elles Marie Madeleine, Marie mère de Jacques le petit [dit aussi le *mineur*] et de Joset [c'est-à-dire Joseph], et Salomé ». Salomé, femme de Zébédée, est la mère de Jacques dit le *majeur* et de Jean l'apôtre. Ces deux derniers ne sont jamais nommés « frères de Jésus ». Marc ajoute que cette Marie, avec Marie de Magdala, observait la mise au tombeau et regardait où « on le

mettait ». Après le sabbat, elle achète, avec Marie Madeleine et Salomé, des aromates pour oindre le cadavre. Puis les trois femmes vont au tombeau, découvrent qu'il est ouvert, que la pierre qui le fermait est roulée, et un ange leur annonce que le crucifié « n'est pas là », qu'il est « relevé ». Elles s'enfuient épouvantées.

En Luc, XXIV, 1-10, même scène. Une femme, Jeanne, est ajoutée à Marie Madeleine et à « Marie, mère de Jacques ».

Mais qui est cette « autre Marie » ?

Jean écrit (XIX, 25) : « Près de la croix de Jésus, se tenaient sa mère, la sœur de sa mère, Marie de Clopas et Marie Madeleine. » Ainsi cette autre Marie (femme de Clopas) est la « sœur » de Marie la Vierge. Il est cependant improbable, pour des raisons qui tiennent aux règles généalogiques, que deux filles du même père portent le même nom. « L'autre Marie » serait la belle-sœur de la Vierge, soit sœur de son mari ou épouse d'un frère de son mari. Sœur ou belle-sœur en Israël, c'est tout un. Elle est la mère de Jacques, frère du Seigneur et de Jude, qui ne porte pas le titre de frère de Jésus, mais de frère de Jacques.

Il faut nommer encore un autre personnage, Alphée. Il est le père de l'apôtre Jacques, dit le mineur, frère du Seigneur toujours nommé avec José-Joseph son frère.

Faisons le compte : Marie, la Vierge, mère de Jésus ; « l'autre Marie », dite Marie femme Clopas en Jean, XIX, 25, mère de Simon, dit frère du Seigneur, et de Jude, dit frère de Jacques et non frère du Seigneur. Restent Jacques le mineur et Joset (Joseph), qui sont les fils d'Alphée, pareillement frères du Seigneur.

Je m'appuie constamment dans cette analyse sur le travail minutieux de Maria Besançon (voir ses études : *Le Pêché originel*, Parole et Silence, 2007 et *Si Dieu est bon, pourquoi la mort ?*, Parole et Silence, 2014). Elle conclut que, dans la fratrie de Nazareth, un seul, Jésus, est fils de la Vierge ; Simon et Jude sont de « l'autre Marie » ; Jacques le mineur et Joset (Joseph) sont fils d'Alphée. Elle n'estime pas invraisemblable que cet Alphée soit un beau-frère de la Vierge ou de Joseph, et qu'il ait été dans un premier mariage l'époux de « l'autre Marie », laquelle ensuite aurait épousé Clopas.

Il faut expliquer le sens de *frère* dans l'expression de Matthieu et de Marc « frères de Jésus ». Maria Besançon se réfère à la jurisprudence du *goël*, telle qu'elle est énoncée

dans le livre de Ruth. Je la cite : « La loi de Moïse ordonne aux fils d'Israël d'intervenir en protecteurs de la famille dans le rôle du *goël* par le rachat du patrimoine. De même, dans le rôle du *lévir*, l'homme d'Israël devra donner une descendance à l'épouse du défunt héritier privé de progéniture. Au livre de Ruth, Booz est le *goël* qui vient au secours de Noémie et de Ruth pour la protection du clan. »

Dans le clan, les membres de la fratrie sont liés ensemble par les obligations de cette loi, comme s'ils étaient membres d'une sorte d'assurance mutuelle. À l'intérieur du groupe, cette liaison s'exprime par le mot *frère*, même si tous n'appartiennent pas à la même cellule biologique. On sait que dans le grec des Évangiles *goël* est traduit par *paraclet* et l'on sait le vaste prolongement que prendra cette notion dans la théologie chrétienne.

## Objections

Je ne suis pas compétent. Je suis incapable de prendre parti dans une question exégétique qui est savamment argumentée par les auteurs sérieux auxquels se réfère Françoise Chandernagor. Pour n'en citer qu'un, l'exégète très connu John P. Meier, prêtre catholique, dans son monumental ouvrage, *A Marginal Jew, Jesus of Nazareth*, que Benoît XVI a loué comme un « modèle d'exégèse historico-critique », peut écrire : « D'un point de vue purement philologique et historique, l'opinion la plus probable est que les frères et sœurs de Jésus étaient vraiment ses frères et ses sœurs. »

Dont acte. Je voudrais pourtant qu'on m'explique pourquoi « l'autre Marie », qui assistait « de loin » à l'exécution de Jésus, est mère de Jacques et de Joset mais pas de Jésus autant qu'on sache. Pourquoi Jésus en croix ordonne « au disciple que Jésus aimait » – que la tradition place sous le nom de Jean, fils de Zébédée, étranger à la famille étroite – de prendre Marie pour mère, et pourquoi ce disciple la prend chez elle, alors qu'elle devait naturellement être recueillie chez ses « enfants » ? La Vierge quittera la terre d'Israël et elle suivra Jean à Éphèse où elle mourra. Sans doute les savants exégètes ont de quoi répondre à mes timides objections. Dois-je être certain que leur théorie soit absolument et définitivement plus convaincante

que les solutions envisagées plus haut ? Après tout, à supposer qu'il connût à fond la législation du *goël* et du *lévirat*, saint Jérôme pouvait, à l'usage des Latins, proposer le mot *cousin*, sans que cela soit aussi scandaleux que l'estime Françoise Chandernagor.

Il faut reconnaître que l'affaire est embrouillée. La solution de Chandernagor a l'air de résoudre les difficultés, elle en fait lever d'autres. Pascal donne une raison générale à l'obscurité de l'écriture : Dieu est caché, *absconditus*, il se laisse voir à ceux qui le cherchent, mais jamais de manière obvie. L'Écriture est équivoque et parsemée de pièges. La question des frères de Jésus est peut-être un de ces pièges.

## Les conséquences de cette doctrine

Mon propos n'est pas là. Il est de mesurer les conséquences de la doctrine selon laquelle Marie a eu plusieurs enfants.

Voyons la vision du christianisme que professe Françoise Chandernagor ou son porte-parole, Jude frère de Jésus. (Il est notable que lui-même se déclare non pas frère de Jésus, mais frère de Jacques : peut-être, comme le plus jeune, est-il le moindre dans la chaîne des obligations du *goël* ? Je n'en sais rien.)

Le tableau général du roman est celui-ci. Jésus, l'aîné, est l'enfant favori de la Vierge qui l'écoute et entend qu'on lui obéisse. Mère irréfutable, elle suit la volonté de Dieu et celle de son fils. Elle assiste debout à son supplice. Jésus en impose par sa gravité, par son autorité. Il est souvent absent de Nazareth et l'on devine qu'il est engagé dans diverses expériences religieuses avec d'autres groupes. Il connaît les Esséniens, mais il n'adhère pas à leur communauté. Il fait des miracles, qui ne paraissent pas d'une autre nature que ceux que continueront à faire jusqu'aujourd'hui les « rabbins miraculeux » du mouvement hassidique. Il apparaît à plusieurs après sa disparition du tombeau, sauf à Jude qui en est malheureux. Tout cela est extraordinaire, mais n'en fait pas un Dieu. Dans les Écritures, le patriarche Hénoch et Élie ont été « enlevés ». Le prophète Élie a ramené à la vie l'enfant de la veuve de Sarepta. Jésus dans ce roman est plus « divin » que l'« homme incomparable » qui valut des

ennuis à Renan. Mais on ne voit pas qu'il enseigne ou laisse entendre qu'il est « Fils de Dieu ». Rien ne semble amorcer ce qui sera plus tard dogmatisé comme l'*Incarnation*.

Le groupe qui se forme après la mort de Jésus ne semble pas, au dire de la romancière, capable ou même désireux d'une telle spéculation. Pierre, Jacques, Jude et les autres gardent avec exactitude les commandements mosaïques. Leur piété s'en nourrit. Calmes, recueillis, ils ressemblent à ce que l'on sait des groupes « ébionites ». L'idée d'une rupture avec la loi d'Israël leur est étrangère.

« Quant à la figure de Marie, dit notre auteur, essentielle à mes yeux, ou plutôt à mon cœur, elle ne me paraît pas diminuée par l'existence de frères et sœurs biologiques de Jésus. Car, enfin, à qui fera-t-on croire qu'une mère de famille nombreuse est par nature moins sainte, moins aimante, moins secourable et moins "médiatrice" qu'une vierge perpétuelle ? »

Enfants ou pas d'enfants, rien, en somme, n'est changé.

## Une interprétation moderne

Françoise Chandernagor n'est pas seule. Nombre de chrétiens, même catholiques, partagent aujourd'hui son sentiment. Ce n'est pas d'hier que la question des frères de Jésus est posée, mais elle n'existait que pour quelques exégètes trop curieux. Le peuple fidèle restait à l'écart d'une opinion aussi étonnante, aussi choquante, sentant l'hérésie à plein nez. Elle ne l'est plus et son « soufre » n'est plus perçu comme pestilentiel.

Le concile de Vatican II, dans ses documents publiés, n'a rien fait pour la répandre. Cependant il a favorisé deux états d'esprit qui la font accepter. Il a élevé le mariage à une dignité égale à la chasteté. Le concile de Trente avait anathématisé ceux qui soutenaient que la chasteté n'était pas un état de vie supérieur au mariage fécond. Cet anathème a perdu de sa vigueur. En défendant l'abstinence presbytérale, la papauté a tenu à exalter concurremment les beautés et les mérites du mariage chrétien. On dirait que les deux « voies » ont une valeur égale. Ensuite le long travail de réconciliation avec le monde juif a fait que celui-ci a été mieux perçu, mieux connu, mieux honoré. Le Christ

et la Sainte Famille ont été réintégrés dans le peuple et la manière de vivre d'Israël. La riche enquête de la romancière en témoigne. Tout le monde a appris que le jeune juif devait obligatoirement être marié, que les jeunes filles prenaient époux aussitôt qu'elles étaient en âge d'avoir des enfants, que leur fécondité leur était une source d'honneur et de considération. Pourquoi la sainte Vierge, fille de Sion, fille d'Abraham selon son cantique, n'aurait-elle pas suivi ce chemin de vertu ? Pourquoi n'aurait-elle pas été en cela aussi un exemple pour les mères de familles catholiques, les dernières en Europe à mettre leur fierté dans la famille nombreuse ? Les exégètes se sont avisés progressivement que la barrière des textes scripturaires était poreuse, qu'on pouvait les interpréter raisonnablement d'une autre façon qu'autrefois, et qu'en somme, il n'y aurait rien de changé si la Vierge, après la naissance de Jésus, avait conçu de Joseph, son époux légitime, et mis au monde une longue file de garçons et de filles.

Ainsi, l'appui des Écritures aux interprétations traditionnelles semble se dérober et pousse au contraire vers les interprétations modernes. La balance penche vers celles-ci. Un ancien directeur de l'École biblique de Jérusalem, le père Refoulé, o.p., peut écrire : « Pour l'exégète et pour l'historien, les frères et sœurs de Jésus sont, selon toute probabilité, des frères et sœurs de sang. »

## La barrière théologique

Pour l'exégète et l'historien, soit, mais pour le chrétien ?

Il faut bien constater que ce qui empêche l'adoption générale et la ratification par l'Église de la thèse de la Vierge Marie multipare ne réside pas dans les arguments scripturaires, qui sont discutables, ambigus, équivoques. La barrière infranchissable est d'ordre théologique et mystique.

Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire du christianisme, on rencontre le culte de la Vierge. L'Apocalypse laisse voir la femme entourée d'étoiles qui foule au pied le dragon démoniaque. Elle est la nouvelle Ève, cause de salut, comme l'ancienne avait été cause de la chute. Elle figure dans les premières hymnes, dans les premières icônes. La dévo-

tion mariale ne fait au cours des âges que se développer. Elle est publique et elle est intime. Les grandes cathédrales d'Occident se placent sous son invocation. Saint Bernard est son théologien. Personne n'a entendu dire, affirme celui-ci, que quiconque l'ait prié en vain. Dante met dans sa bouche la sublime prière qui clôt son poème :

*Donna, se'tanto grande et tanto vali  
Che qua vol grazia et a te non ricorre  
Sua disianza vuol volar sanz'ali.*

*[Dame, tu es si grande et d'un tel prix que  
quiconque souhaite une grâce et n'a pas  
recours à toi veut faire voler son désir sans  
ailes.]*

Saint François, saint Dominique sont ses dévots, comme saint Ignace et tous les saints après eux. Tout au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, au début du mouvement des Lumières, saint Louis Grignon de Montfort compose sur elle un traité de haute théologie, lecture de chevet de Jean-Paul II.

La Vierge devient l'intercesseur des hommes dans leur rapport au Père et au Fils. Elle intercède et prie. Sa prière est souverainement efficace. Les hommes récitent dévotieusement ses litanies (*turris eburnea, stella matutina, arca foederis, hortus conclusus, refugium peccatorum*, etc.). Des prières fixes, dont le rosaire est la plus récitée de par le monde, forment le socle et l'armature de la vie spirituelle du peuple catholique.

L'œil sévère des théologiens s'alarmait quelquefois. Cette débordante piété ne fait-elle pas oublier que le Christ est l'unique médiateur ? Les grands réformateurs portent un massif coup d'arrêt, particulièrement Calvin. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, des évêques jansénisants se réunirent à Pistoia pour redresser certains abus. Par exemple les fidèles ne voulaient s'adresser qu'à la madone de leur lieu, à la madone du Pilar, à celle de Guadalupe, à celle de Montserrat, à l'exclusion des autres en qui ils n'avaient pas confiance. Le pape donna tort aux évêques, jugeant que la Vierge avait la force d'annuler la dérive apparemment idolâtrique de leur dévotion. *De Virgine nunquam satis* est un adage catholique répandu en dépit des protestations.

## Une nouvelle vision de la Vierge

La vision, spontanément mystique, qui est à la base du sentiment marial est celle-ci : il est proprement inconcevable que la *Shekinah*, autrement dit Dieu même, le Dieu d'Israël, la Trinité entière, l'Esprit saint, se soit reposée dans le sein virginal et ait opéré le mystère incompréhensible de l'Incarnation sans que ce sein soit devenu « sacré », ou « très saint ». Joseph a été informé de ce mystère et il a donné son accord. Il n'est pas imaginable qu'il ait eu avec son épouse des relations sexuelles normales, naturelles, après que la *Shekinah*, la présence même de Dieu, se fut « posée » en elle de manière plus complète, plus réelle infiniment que dans le saint des saints du temple où le grand prêtre seul pénétrait avec crainte une seule fois dans l'année. Le *Fiat* de la Vierge, son acquiescement libre, avait permis l'Incarnation. Dieu s'était soumis à cette décision libre de sa créature. Telle la vision ou l'intuition mystique qui est spontanée avant toute élaboration théologique postérieure. Au cours des âges elle s'est développée immensément, mais toujours la même, de façon homogène, sans changer substantiellement.

Cette vision immédiate, complète, est entièrement oblitérée par la conviction que Joseph s'est approché de Marie, après la naissance de Jésus, pour lui faire la ribambelle d'enfants dont l'Écriture garde la trace. Au lieu qu'il n'y ait « rien de changé » dans la foi, tout change et nous sommes en présence d'un autre Jésus et d'une autre Marie. Quel Jésus ? Eh bien, celui qu'imagine la romancière : très sympathique, un maître spirituel, mais qui n'est en rien Dieu incarné. Il se rapprocherait, si l'on veut, du Christ nestorien : un homme qui a été gratifié d'une vertu prophétique exceptionnelle, aussi intense qu'on voudra, supérieure même à celle des prophètes d'Israël, mais qui le laisse dans sa condition d'homme. Au lieu d'une personne *une*, à la fois homme et Dieu, *deux* personnes, divine et humaine, coexisteraient juxtaposées dans le Jésus du roman. Quant à Marie, elle déchoit de son statut de Mère de Dieu, qui se déploie ultérieurement, dans la contemplation, en mère des anges, mère des hommes, élevée à sa mort par l'Assomption auprès de son Fils. Elle devient simple mère du Christ, la mère de ce Jésus en quelque sorte sécularisé. Elle est d'autant plus respectable pour la

romancière qu'elle est plus humaine, simplement humaine, et aimée pour cela ; plus que jamais la madone chère à son cœur. C'est une façon de voir qui convient aux femmes chrétiennes de nos temps démocratiques, qui regardent la Vierge comme très proche de leur simple humanité, ce que sans doute elle est, mais dans une tout autre lumière, dénuée de la majesté intimidante qu'elle avait autrefois. Elle est comme nous.

## La raison et la foi

C'est pourquoi, dans ce roman, Paul de Tarse n'est pas aimé. Le conflit temporaire entre l'Église de Jérusalem et l'Église que construit Paul est aggravé au maximum et paraît irrémédiable. À Paul est reproché de n'avoir pas connu Jésus. Il est d'une violence de caractère que sa participation au martyre d'Étienne a fait connaître et que sa palinodie – le chemin de Damas – ne fait pas oublier. Il usurpe ses titres de créances. Jude ne supporte pas l'attentat contre les commandements de la Tora, ni l'abolition des privilèges d'Israël. Fondamentalement, Jude ne peut entrer dans la vision paulinienne de Jésus fils de Dieu, *Un* de la Trinité, qui fait entrer potentiellement tous les hommes, y compris les gentils, dans son *corps* afin de les conduire à la déification. Cette vision lui apparaît trop grandiose, trop sublime. Elle excède l'image de Jésus, telle qu'elle est conservée dans la famille, chez les familiers, dans les Évangiles synoptiques, plus humble, plus humaine. En somme, si l'on considère l'enseignement positif de Jésus, il n'est pas très différent de celui des maîtres pharisiens contemporains, tel Hillel, mesuré, libéral, plein d'humanité, ou tel Gamaliel, le maître de Paul. L'événement cosmique de l'Incarnation est gommé. Jésus, aussi admirable soit-il, est seulement le maître d'une secte honorable, acceptable par les autorités du Temple, par les maîtres pharisiens, imitable par les sympathisants de la gentilité. Quand Trajan, plus tard, diligenta une enquête sur cette religion nouvelle qui se répandait dans l'empire, on trouva à Nazareth le reste d'une famille bien modeste qui ne faisait pas parler d'elle, ce qui restait de la famille de Jésus.

Le paysage immense que découvrent Paul et les quatre évangélistes est infini. Il inspire l'ado-

ration, la prière. C'est un grand œuvre, un grand opéra. Pour y entrer, pour le voir, il faut la lumière spéciale que dispense la foi. Les facultés de la raison, même affinées par la philosophie, sont impuissantes à le découvrir. Mais la raison n'est pas anéantie par l'acte de foi. Elle peut y acquiescer, mais elle subsiste, intacte quoiqu'elle doive se résigner à rester sur le seuil. En ce sens, il existe une contradiction permanente. La raison est brimée puisque dans son élan pour tout comprendre elle est obligée de s'arrêter devant ce qu'elle ne peut pas comprendre. Ceux qui ont la foi croient avec certitude dans ce qui se découvre à eux. Mais cette certitude ne vaut pas celle de la raison qui procède par évidences et par preuves. On ne peut savoir et croire en même temps le même objet. De toute manière, il vaut mieux savoir que croire. La raison est frustrée et la foi n'est pas assurée par le sujet lui-même.

C'est pourquoi par un mouvement spontané, qui est naturel et légitime, la raison veut sans cesse empiéter sur le domaine de la foi, essaie de la réduire à elle-même. Si elle arrive à naturaliser le surnaturel, elle éprouve la satisfaction de revenir à sa nature, à la nature humaine « violentée », si l'on peut dire, comme l'a été la nature de saint Paul sur le chemin de Damas. À ce point violenté qu'il a perdu momentanément la vue, la vue de ses yeux de chair, tandis que les yeux de l'âme s'ouvraient à la contemplation du troisième ciel.

## Une nouvelle hérésie ?

L'historien du christianisme observe la répétition de ce mouvement. Le dogme défini par les grands conciles du <sup>v</sup>e siècle s'est résigné à être enveloppé de mystères, qui sont des affirmations non prouvables, hors limites, hors de portée du rationnel. La protestation de la raison donne lieu à des refus nets du dogme chrétien. Les trois principaux, dans l'histoire, sont les suivants. Le judaïsme a décidé qu'il ne valait pas la peine de le réfuter ni même de le penser, ni de le prendre en considération. « Je ne manque de rien », dit le Psaume. L'islam le refuse solennellement. Le Jésus musulman du Coran déclare lui-même qu'il n'est pas Dieu, que la Trinité est un blasphème, qu'il n'est pas mort sur la croix. La raison des Lumières rejette la dogmatique et la théologie chrétiennes comme un tissu d'ab-

surdités produit par les divagations de l'imagination, et mesure les dégâts qu'elles ont faits et font encore à la civilisation.

L'Église prend acte de ces refus. Elle s'inquiète davantage des mélanges. Il arrive que la raison, en s'avancant sur le domaine de la foi, veuille la réduire à elle-même. Elle modifie l'énoncé du mystère de façon à le rendre plausible et accessible à la simple raison.

La Trinité est absurde dans sa définition. Mais si on considère le Père comme seul inengendré, et qu'on en fait le créateur du Fils et de l'Esprit, elle devient plus concevable. Jésus lui-même déclare : « mon Père est plus grand que moi ». Cela s'accorde mieux avec l'ordre politique. L'empereur, figure du Christ (Constantin voulait que l'Église lui reconnaisse la qualité d'« égal au Christ »), gouverne le monde au nom du Fils. On entre ainsi dans l'hérésie arienne qui manqua triompher. *Hérésie* est le nom conventionnel donné aux « erreurs » opiniâtres par rapport à la doctrine reçue. Il en est de toutes sortes, mais fréquemment elles proviennent d'un effort pour rationaliser le mystère et le rendre acceptable en raison.

Le Christ est un homme dans tout ce qu'il est. Il est Dieu dans tout ce qu'il est : il serait plus simple de l'imaginer sur le modèle déjà connu des prophètes d'Israël, ces hommes possédés de Dieu. On entre ainsi dans l'hérésie nestorienne, qui juxtapose en Jésus le divin et l'humain, et qui évacue ce que l'Incarnation contient de mystérieux et d'incompréhensible.

Jésus obéit à son Père jusqu'à la croix. Il semble donc qu'il n'y ait en lui qu'une seule volonté, celle de Dieu. Ce contre quoi s'insurgea Maxime le confesseur qui maintint la dualité des volontés divine et humaine dans le Christ ainsi que la conformité de la seconde avec la première. Il eut pour cela la langue

arrachée mais son martyre permit d'extraire de l'Église l'hérésie monothélite, si satisfaisante pour la raison et si ruineuse pour la foi.

Dans tous ces cas, le « mystère » est évacué. Le vaste paysage que découvrent les yeux de la foi s'évanouit aussitôt. Il reste un monde beaucoup plus petit, un christianisme « dans les limites de la raison », un peu comme celui qu'a décrit Kant, très rapetissé. Si l'on peut parler ainsi, le soufflé est retombé.

Ces hérésies rationalistes trouvent toujours des appuis dans l'Écriture. Le nom des frères de Jésus y paraît en toutes lettres, et l'analyse philologique prouve que le mot frère est pris dans son acception courante. De plus, elles mesurent mal l'innovation qu'elles introduisent. Il n'y a rien de changé dans la foi commune si la Vierge Marie donne naissance à de nombreux enfants. Au contraire, la foi y est plus compréhensible, plus acceptable. Les hérétiques s'estiment plus efficaces dans leur prédication. Ils sont de meilleurs prosélytes.

Aujourd'hui, la thèse des « frères de Jésus » semble appartenir à ce type d'hérésies qui ne se reconnaissent pas telles, qui se croient un simple aménagement de la croyance. Celle-ci devient plus raisonnable, plus adaptée à l'époque, nullement en révolte contre le dogme. Elle est un facilitateur de la foi. En fait, pourtant, elle est comparable à un virus, discret, invisible, capable d'envahir tout l'édifice théologique de la foi, et de ne laisser celle-ci qu'à l'état de cadavre inanimé. Il est possible que la foi catholique théologiquement définie, dans l'état de faiblesse où elle se trouve, dans l'état de désintérêt où elle est laissée par ses fidèles, ne soit plus capable de sécréter, contre ce « virus », les anticorps nécessaires, ni même de s'apercevoir qu'elle en est infectée.

ALAIN BESANÇON